

LES MYTHES TECHNOLOGIQUES

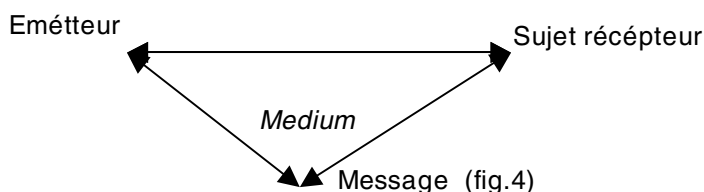
par Paolo Bellini

Università degli Studi Dell'Insubria, Varese - Como

1. Les processus communicatifs

Il semble que tout discours lié aux mythes post-modernes doive être introduit par une présentation, si brève soit-elle, de la théorie de la communication. Il est connu, en effet, que le mythe structure l'imaginaire collectif; son efficacité dépend, en partie, de la modalité et de l'amplitude de sa diffusion. Or ces éléments ne sont quantitativement et qualitativement perceptibles qu'à travers une théorie de la communication qui soit en mesure de fournir le tableau général de chaque interprétation possible. Ce paradigme de référence est naturellement connecté avec la dialectique inhérente au rapport induit entre le Sujet et la Collectivité. En effet, la vision du monde qui imprègne notre civilisation et ses mythologies est en grande partie déterminée par l'interaction entre la production des spectacles de masse (perçus comme la source émettrice des processus de communication), et le Sujet/Moi (perçu comme le récepteur).

En établissant les principales théories de la communication comme paradigme interprétatif général¹, nous pouvons affirmer que dans chaque processus de communication en général, les éléments suivants doivent être impérativement présents. Sans ceux-ci on ne peut pas parler de communication : la source émettrice, le sujet récepteur, le message, le vecteur ou *médium*², selon le schéma suivant :

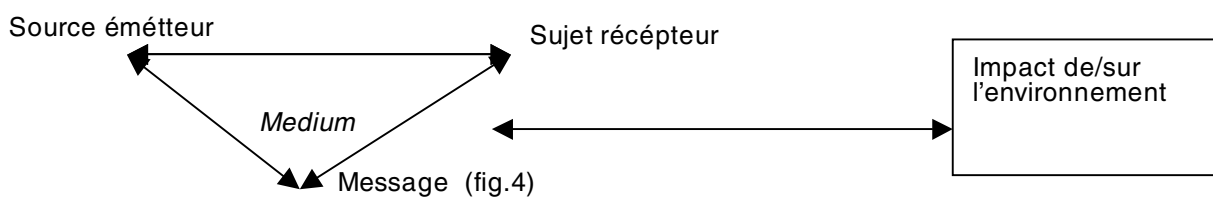


Le diagramme présente trois éléments (l'émetteur, le sujet récepteur, le message) liés les uns aux autres par des flèches qui renforcent leur caractère biunivoque, tandis que

¹ Cfr. M. Wolf, *Teorie delle comunicazioni di massa*, Bompiani, Milano, 2002, pp.15-136.

² Cfr. F. Lever - P.C. Rivoltella - A. Zancchi, *Comunicazione*, in *La Comunicazione*, Elledici, Rivoli (TO), 2002.

l'un d'entre eux, le *médium*, est au centre pour signifier que sa présence est souvent une base déjà donnée. Cela veut dire que dans un modèle de communication de ce type, l'émetteur, le récepteur, le *medium* et le message font fonction de vases communicants et se déterminent réciproquement. Ce schéma peut être complété avec le suivant, lorsqu'il est nécessaire d'observer les effets de la communication sur le milieu considéré :



Dans ce cas, sont prises en compte les répercussions générales (les effets) générées par quelque forme de communication que ce soit sur le milieu considéré. La nouvelle double flèche montre comment, en mesurant les répercussions sur le milieu de référence, on observe une dynamique particulière : chaque acte communicatif modifie et se modifie lui-même en fonction des résultats qu'il détermine. Par souci d'exhaustivité, il est nécessaire de préciser ici qu'attribuer au *médium* la fonction de base n'implique pas sa neutralité. En effet non seulement chaque acte communicatif utilise un ou plusieurs vecteurs pour être véhiculé, mais il est aussi influencé par les mêmes instruments que la source utilise pour diffuser son propre message et qui en déterminent, en quelque mesure, les modalités de compréhension de la part du sujet récepteur. Dans ce sens le *médium*, en influençant la réception, conditionne l'interprétation et par là même le sens que le message revêt en général pour qui le reçoit. En outre, les effets à long terme de l'usage d'un *médium* à la place d'un autre, au sein de quelque contexte social que ce soit, peuvent déterminer d'importantes modifications dans chacun des domaines de la vie humaine. Il suffit par exemple de considérer l'importance de l'alphabet phonétique dans le développement de la civilisation occidentale pour évaluer combien l'utilisation d'un *médium* particulier, pour véhiculer et conserver les informations sur lesquelles se

construisent les sociétés humaines, est d'une importance fondamentale pour chaque période historique et pour chaque civilisation³.

McLuhan à ce propos va jusqu'à affirmer que « le message, c'est le *médium* »⁴. L'objet de notre étude ne nous fera pas adhérer complètement à ce point de vue. Nous pensons que si, effectivement, il est indéniable que le *médium* a une importance fondamentale dans la définition du message et, surtout, en conditionnant par des effets à long terme la vision du monde dominant dans les différentes époques de l'histoire humaine, il ne peut, en revanche, être considéré comme la cause première et absolue de chacun des changements historiques. McLuhan va jusqu'à soutenir que «seules les cultures alphabétiques ont su maîtriser la technique de succession linéaire en chaîne au point d'en imprégner toute l'organisation psychique et sociale. C'est la fragmentation de l'expérience en morceaux uniformes, en vue d'accélérer l'action et le changement de formes (l'application de la connaissance), qui explique le pouvoir de l'Occident sur l'homme et la nature. C'est elle qui explique pourquoi les entreprises industrielles de l'Occident ont été involontairement si militantes, et ses entreprises militaires si industrialisées. Dans les deux cas, c'est l'alphabet qui est à l'origine de la technique de transformation et de domination qui consiste à appliquer l'uniformité et la continuité en tout »⁵. Dans cette citation il semble que l'auteur veuille confondre condition nécessaire et condition suffisante. Dans le cas considéré en effet, l'alphabet a la fonction de condition nécessaire, mais il n'est pas en lui-même une condition suffisante. C'est à dire qu'utiliser un alphabet phonétique n'implique pas nécessairement détenir le pouvoir occidental sur l'homme et sur la nature, ni la réalisation de programmes industriels agressifs ou de programmes militaires de type industriel, même si sa présence, dans ce type de développement en Occident, a été indispensable. Ce que nous voulons affirmer est que le *médium*, à lui seul, ne suffit pas à expliquer la complexité des visions du monde qui conditionnent les civilisations humaines. C'est en cela qu'il est indispensable de prendre en compte les contenus (le message), les intentions (l'émetteur) et les interprétations (le récepteur) véhiculés par les *média*, afin d'avoir un tableau complet des événements historiques et des phénomènes culturels. Soit, il va sans dire que sans l'alphabet phonétique et l'invention de

³ Cfr. M. McLuhan, *Pour comprendre les média: les prolongements technologiques de l'homme*, trad. J. Paré, Editions Mame/Seuil, Paris, 1968; M. McLuhan, - B. Powers, *The Global village: transformations in world life and media in the 21st Century*, Oxford university press, Oxford, 1989.

⁴ M. McLuhan, *Pour comprendre les média: les prolongements technologiques de l'homme* op. cit., p.10.

⁵ Op. cit., p. 106

l'imprimerie par Gutenberg vers 1450 ap. J.C., le modernisme occidental et sa vision du monde, par exemple, ne seraient pas envisageables. Malgré cela l'alphabet phonétique et l'imprimerie expriment aussi des contenus, des intentions et des interprétations qui, à leur tour, jouent un rôle non négligeable dans l'orientation du style de vie d'une civilisation et par conséquent, de son essence. Le paradigme interprétatif qui semble donc le plus adapté est contenu dans la dynamique circulaire de chaque acte communicatif à l'intérieur duquel le *médium*, son contenu, son intention et son interprétation s'influencent l'un l'autre. Il est par exemple certain que la radio, comprise en soi-même comme un nouveau moyen de communication de masse, active une série de stimuli de caractère tribaux, liés à l'usage public de la parole, qui renvoie à un monde ancestral et pré-alphabétique. En revanche, si on affirme «Qu'un Hitler ait seulement pu exister politiquement est une conséquence directe de la radio et des systèmes de sonorisation.»⁶, on risque de ne pas pleinement appréhender le phénomène national-socialiste. Il est vrai que ce dernier est absolument indissociable des *média*, qui en ont déterminé le succès, mais il est tout autant indissociable des contenus, des intentions et des interprétations incessamment véhiculées par les mêmes *média* ; il faut aussi considérer, surtout, que le retour à ces dynamiques spécifiques de caractère tribal n'est pas imputable à la seule utilisation d'un unique *médium* comme la radio. La croissance de l'idéologie national-socialiste et du mythe de la race ne peut pas être simplement attribuée à la diffusion de la radio, mais doit aussi être jugée à la lumière d'une série complexe de facteurs historiques et culturels d'un autre genre, qui en explique le succès inattendu⁷. Sans s'attarder sur la possibilité de construire un rapport de cause à effet direct selon lequel la typologie technique des média utilisés par une civilisation serait la condition non seulement nécessaire, mais encore suffisante à l'avènement des phénomènes historiques, il semble toutefois intéressant de développer quelques réflexions d'ordre théorique sur la question. Comme nous l'avons observé, tous les processus communicatifs se développent autour d'une structure fondamentale composée de quatre éléments (émetteur – message – médium – récepteur). Or, quand nous tentons d'éliminer un seul de ces éléments, on note rapidement que le processus communicatif en résulte gravement compromis. Il est vrai que sans *médium*, on ne peut parler de communication ; mais il est vrai aussi que l'on observerait le même phénomène si l'émetteur, le récepteur ou le mes-

⁶ Op. cit., p. 328

⁷ Cfr. G.L. Mosse, *Le origini culturali del Terzo Reich*, trad. it. di F. Saba Sardi, Il Saggiatore, Milano, 1994.

sage venait à manquer. Ce phénomène semble évident, considérant le cas d'une connexion entre deux éléments qui n'échangent rien ; on aurait le vecteur, l'émetteur et le récepteur, sans aucun message. Il s'agirait d'une forme vide sans contenu, où la possibilité de communiquer serait donc privée de toute effectivité, une simple communication en devenir, et pas encore communicatif. Pour être plus clair, on peut prendre l'exemple d'un sujet qui parle de soi-même, à soi-même. Dans ce cas, les quatre éléments sont mis en relation, mais aucun ne joue de rôle primordial du point de vue du sens. Il y a bien un émetteur (moi-même 1), qui parle à un récepteur (moi-même 2), d'un argument (moi-même 3), à travers un *médium* (moi-même 4). Ce moi-même ne peut être vraiment perçu comme *médium*, plus qu'émetteur, plus que récepteur, plus que message ; il peut seulement être perçu comme les quatre éléments simultanément. S'il n'en était pas ainsi et que nous voulions le considérer plutôt comme un *médium*, ou un des autres éléments, nous ne pourrions obtenir de point de vue correct seulement en considérant ce point de vue lui-même comme partial. D'une autre façon il reste arbitraire puisqu'il n'y a aucune raison plausible de faire prévaloir un seul des éléments considérés. Comme nous l'avons observé à travers l'analyse du cas limite, la tentative de réduire le processus à un seul élément ne permet pas de déterminer à la base de chaque processus communicatif, un rôle primordial pour aucun de ces quatre éléments ; on note simplement un cinquième élément, le sujet, par sa simple présence, en tant que totalité inexprimée de chaque acte porteur de sens. Ce sujet à son tour, sans objet, appréhendé comme la condition de la possibilité de l'expérience de quelque chose (la transcendance), doit être considéré comme une abstraction pure, puisque dans l'effectivité de l'existence concrète, la présence de l'un implique la présence de l'autre. En d'autres termes, il existe un sujet dès qu'il existe un objet, puisque l'ouverture communicative à ce qui est différent du sujet, donc l'objet, représente la condition fondamentale de l'existence de l'objet lui-même⁸. Dans cette relation entre sujet et objet, le *médium* devient le lieu où le sujet fait l'expérience de l'objet et lui attribue un sens. Retrouvons ainsi, sur le plan de la réflexion philosophique, précisément le même problème rencontré à propos des processus communicatifs. Il s'agit de l'impossibilité d'isoler un seul terme à l'intérieur d'une relation qui, pour exister, en exige systématiquement quatre, comme lorsque l'on affirme l'existence du sujet comme étant élément fondamental de la communication. Pour pouvoir parler de sujet en justes termes, il faut immédiatement et impé-

⁸ Cfr. M. Heidegger, *Questions I*, trad. H. Corbin, Gallimard, Paris, 1968, p. 85-158.

rativement prendre en compte trois autres éléments, c'est à dire la possibilité d'être en relation avec quelque chose (l'objet), la nécessité de trouver un *médium* comme cadre à la relation et le contenu conséquent (le message) d'une telle relation.

Dans la spectaculaire ligne d'horizon de la civilisation technologique, nous pouvons facilement lire les mythes et les archétypes qui en marquent l'existence. En effet, chaque événement spectaculaire exhibe un contenu qui est le produit de l'interaction entre un émetteur mass média et les individus qui perçoivent le message proposé. Dans sa totalité, le spectacle donne à voir et représente la société dans son intégralité, tout en définissant les limites spirituelles dans lesquelles chaque individu se meut et agit. Debord le fait remarquer, en suivant une interprétation marxiste : « Le spectacle, compris dans sa totalité, est à la fois le résultat et le projet du mode de production existant. Il n'est pas un supplément du monde réel, sa décoration surajoutée. Il est le cœur de l'irréalisme de la société réelle. Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le *modèle* présent de la vie sociale dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix *déjà fait* dans la production et sa consommation corollaire. Forme et contenu du spectacle sont identiquement la justification totale des conditions et des fins du système existant. Le spectacle est aussi la *présence permanente* de cette justification, comme étant l'occupation de la part principale du temps vécu au-dehors de la production moderne»⁹. Dit en d'autres termes, le spectacle est un phénomène relationnel qui détermine, dans les sociétés technologiques avancées, les catégories d'interprétation du réel et les données nécessaires à l'interprétation des phénomènes, pour le bénéfice de la totalité des individus qui y appartiennent. Le spectacle, à travers le mécanisme des vases communicants qui règlent la relation entre source émettrice (la production des spectacles de masse) et sujet récepteur (la population), propose un objet à la communication (message transmis) qui constitue la vision du monde dominant ou une part d'elle-même. Ainsi, à travers le spectacle, la civilisation technologique s'autoreprésente et donne à voir ses propres valeurs, pour le bénéfice de ses habitants.

⁹ G. Debord, *La Société du spectacle*, Gallimard, Paris, 1992, p.17.

2. Technognoticisme et consumisme.

La vision du monde dominante, à l'intérieur de ces *sociétés du spectacle* technologiquement avancées, peut être définie avec un néologisme, *Technognoticisme*¹⁰, et ses valeurs comme *technognotiques*. En utilisant ce terme, nous nous référons à l'union d'un gnoticisme sécularisé, qui adapte son propre horizon métaphysique à l'horizon technologique, avec une technologie spiritualisée qui récupère une dimension spirituelle et des valeurs en termes gnotiques. Les implications d'une telle hybridation conceptuelle et imaginaire, c'est à dire évidente autant sur le plan rationnel que sur le plan émotif (psychoémotif), a sans aucun doute des conséquences importantes sur l'homme et sur la société en général.

Le gnoticisme à proprement parler est une hérésie chrétienne des II^{ème} et III^{ème} siècles ap. J.C¹¹. C'est au premier abord un phénomène qui peut être inscrit dans une époque historique très précise, typique d'un christianisme qui n'a pas encore clairement défini sa propre orthodoxie. En réalité, comme l'a brillamment démontré Couliano¹², l'imaginaire Gnotique perdure bien après l'époque qui en a vu l'avènement, et imprègne une partie non négligeable de la culture occidentale. On peut considérer les Cathares, les Bogomilles et le nihilisme moderne comme gnotiques¹³. Au-delà de la reconstruction détaillée de tous les courants philosophiques, religieux et pseudoreligieux, sans être nécessairement occidentaux, nous pouvons, pour les besoins de notre étude, tracer un schéma général qui permette de retracer les éléments constants de chaque synthèse gnotique :

¹⁰ Cfr. C. Formenti, *Cyberteologia: gli adoratori del futuro*, in *Incantati dalla rete*, Cortina, Milano, 2000, pag. 59 – 102.

¹¹ Cfr. G. Filoramo, *L'attesa della fine. Storia della Gnosi*, Laterza, Bari, 1993 e *Il risveglio della gnosi ovvero diventare Dio*, Laterza, Bari, 1990; *Textes gnotiques de Nag Hammadi*, Beziere, Paris, 1982.

¹² Cfr. I. P. Couliano, *Les Gnosés dualistes d'Occident: histoire et mythes*, Plon, Paris, 1990.

¹³ Cfr. Op. cit.

Un/Dieu (origine de toutes les choses)

Perfection du Plérôme spirituel

Erreur métaphysique-Démiurge

Création du monde matériel

Création de l'homme

Division des hommes en Hyliques, Psychiques et Pneumatiques.

Selon la majorité des systèmes gnostiques, le monde est généré par une erreur métaphysique commise par une des puissances angéliques qui participe à la gloire et au pouvoir de l'Un/Dieu. Cette erreur provoque la génération d'un Démiurge qui, à son tour, ne reconnaît aucune puissance supérieure à lui-même ; il pense être l'unique être divin, et entreprend la création d'un monde matériel. Il entreprend également la création de l'homme, qui malheureusement se révèle être inanimé (privé d'âme et d'esprit). L'Un/Dieu décide alors de remédier à l'erreur commise et attribue la vie (animique et spirituelle) à l'homme à l'insu du Démiurge ; en échange de ce don, l'homme doit réparer les erreurs du Démiurge et réduire la fracture créée entre Esprit et Matière. Dans ce sens, la littérature gnostique relit, par exemple, la genèse du Cosmos et de l'homme de l'Ancien Testament comme étant une création démiurgique. Par conséquent, le Dieu de l'Ancien Testament (*Jahvé – Elohim*) n'est pas considéré comme la divinité suprême et le Paradis Terrestre (*Eden*) se transforme en une sorte de prison où l'homme, s'oubliant lui-même, est détourné de sa mission originelle. Le gnosticisme en outre construit une hiérarchie entre les hommes en fonction de leur nature spécifique, et les répartit en hyliques, psychiques et pneumatiques. Selon cette subdivision, seuls les pneumatiques (du grec *pneûma*, esprit) sont dignes de considération puisqu'ils sont partie intégrante de la nature de l'Un/Dieu, qui est purement spirituel, alors que les hyliques (du grec *hylè*, matière) et les psychiques (du grec *psykhè*, l'âme), en sont

complètement dénués. En outre, alors que les hyliques sont irrémédiablement condamnés, les psychiques ont la possibilité d'atteindre la plénitude spirituelle, s'ils réussissent à se préparer à la recevoir¹⁴.

Plus spécifiquement, en précisant que le terme *Technognosticisme* se réfère à un phénomène en devenir, il semble pertinent d'analyser de façon plus détaillée le sens de cette hybridation *technognostique* afin d'en mieux comprendre l'importance pour la civilisation technologique. Il s'agit d'un phénomène complexe déterminé par la superposition de deux modèles originellement hétérogènes et divergents. Le modèle technologique obéit en effet aux règles du rationalisme performatif et à la vision du monde qui en découle, alors que la métaphysique gnostique s'inspire à un modèle ontologique fortement spiritualisé, dans lequel la réalité matérielle est une simple apparence, qui cache la vraie réalité, elle de nature purement spirituelle¹⁵. En apparence, cette hybridation technognostique semble impossible ou du moins contradictoire. En réalité, la pureté des deux systèmes (technologique et gnostique), n'est pas intégralement sauvegardée mais, pour ainsi dire, le gnosticisme spiritualise la technologie, alors que la technologie matérialise le gnosticisme. Pour comprendre ce phénomène, une brève explication anthropologique semble utile.

L'homme peut être considéré aristotéliquement comme un *animal politique*¹⁶ mais il faut garder à l'esprit qu'il est aussi un animal technologique. En effet, autant la technique que la politique sont essentiels à la survie de l'espèce humaine; et par souci d'exhaustivité il faut donc considérer l'homme comme un sujet essentiellement technopolitique. Ce n'est pas un hasard si Platon¹⁷ dans ses dialogues, insiste sur l'importance de ces deux caractéristiques essentielles propres à la nature humaine, dans le but de la survie de l'espèce. L'existence de l'homme est subordonnée, c'est assez évident, à la capacité de s'associer avec d'autres hommes et à la faculté de produire des instruments qui lui permettent de survivre dans l'environnement naturel qui se montre hostile, et dans lequel tous les êtres vivants luttent pour la propre survie. Cela dit, une telle dimension généra-

¹⁴ Cfr. *Traité tripartite*, en *Textes gnostiques de Nag Hammadi*, op. cit.

¹⁵ La matière existe en naissant de l'erreur et de la dégradation de la pureté métaphysique de l'esprit.

¹⁶ Cfr. Aristotele, *La Politique*, trad. et annot. par P. Louis, Hermann, Paris, 1996.

¹⁷ Cfr. Platon, *Le Politique*, trad. et notes de L. Robin, Gallimard, Paris, 1950 et *Protagoras*, sous la direction de F. Ildefonse, Les belles lettres, Paris, 2002.

lement *technopolitique*, qui caractérise la totalité du genre humain (chaque culture et civilisation connue représente un groupe plus ou moins ordonné d'individus liés les uns aux autres, à l'intérieur d'une structure de pouvoir qui utilise la technique afin de garantir la survie de ses membres), est sujette à une dynamique historique qui en produit les contenus et les formes spécifiques. Il est néanmoins possible d'affirmer que, par exemple, l'Empire Romain et les Etats Unis d'Amérique sont tous deux des structures technopolitiques, mais au sein desquels les contenus spécifiques techniques et politiques sont déclinées selon des modalités relativement différentes, et en particulier touchent des objets et des significations souvent assez différents. Comme nous avons pu l'observer dans d'autres études¹⁸, la spécificité du « politique » moderne et surtout post-moderne est en général marquée par un aspect strictement technologique dominant, désacralisant, qui connote l'idéologie industrielle et post-industrielle. Le modèle performatif de la technologie et des sciences expérimentales à travers son contenu et sa méthodologie, tend en effet à envahir chacun des autres types de savoir et de rapport au réel. Dans le domaine de la communication de masse et de la politique, malgré le fait que la méthode, pour des raisons évidentes, s'approprie et utilise des contenus et des formes non rationnelles, le but final est systématiquement marqué par un désir performatif typiquement scientifique et technologique. Pour bien comprendre cette affirmation, nous expliquerons le sens du terme performatif, qui dérive du mot anglais *performance* et du verbe *to perform*. Le mot comme le verbe, appliqués indifféremment au théâtre, à la musique ou aux machines, impliquent toujours un sens lié à l'idée de prestation, de rendement, d'exécution. Performatif doit donc être compris dans son sens général, celui d'une prestation effectuée, à même de dominer complètement l'objet auquel elle s'applique. Pour mieux expliquer ce concept, nous pouvons affirmer que son équivalent contraire est l'adjectif contemplatif, qui détermine une attitude extrêmement cognitive, détachée de toute forme d'exécutif et de pouvoir. Il est important de noter que nous ne voulons pas affirmer que cette exclusivité performative aie nécessairement annulé chacune des autres possibilités de se rapporter et de comprendre la réalité sous toutes ses facettes, bien qu'elle apparaisse et qu'elle tende à être exclusive sans pour autant y réussir complètement. Le modèle performatif se comporte essentiellement comme une grille conceptuelle inclusive mais limitée pour laquelle, quand un objet doit en être exclu, ou plus exactement quant l'espace inclusif ne suffit pas, l'action performative agresse cet élé-

¹⁸ Cfr. P. Bellini, *Autorità e potere. Tecnologia e politica: dagli incubi di Prometeo ai sogni di Artù*, Franco Angeli, Milano, 2001.

ment non réductible et tend à le transformer pour pouvoir le contenir, à le replier dans sa structure. Prenons le cas des O.V.N.I. (les Objets Volants Non Identifiés, terme désormais synonyme d'extraterrestre). Le modèle scientifique performatif interprète cette entité comme non existant, c'est à dire qu'il soutient qu'il est impossible que des extraterrestres arrivent jusqu'à nous à cause de l'énorme distance qui sépare les systèmes solaires du nôtre ; ou vice-versa, on suppose qu'effectivement les civilisations extraterrestres pourraient avoir découvert notre existence et nous dissimuler leur existence, pour des raisons que nous ignorons. Dans tous les cas, même dans la seconde hypothèse qui apparaît moins probable et plus fantaisiste, on lit clairement le modèle inclusif que nous avons cité, c'est à dire l'interprétation d'un élément par extension en fonction de ce qui est connu (la civilisation technologique), et à ses catégories conceptuelles dominantes. En d'autres termes, on imagine que de tels êtres peuvent voyager ou qu'ils ne peuvent pas le faire, mais on ne remet presque jamais en discussion le matérialisme des deux explications, qui analyse de tels phénomènes par l'extension de la logique performative, pour laquelle tout ce qui existe a un caractère empirique et est empiriquement vérifiable. Ce dernier caractère implique la capacité potentielle de produire sur l'objet ou sur le phénomène une *performance* du type décrit plus haut. Il est probable que les mêmes phénomènes (ceux qu'aujourd'hui nous appelons O.V.N.I.), étaient interprétés comme des apparitions et des visions d'anges ou de démons ou de quelque autre entité métaphysique non susceptible de *performances* technoscientifiques de la part de l'homme, mais plutôt comme étant lié à une intervention magique rituelle qui obéit à une logique sensiblement différente. Dans ce cas, et dans tous les cas analogues, nous pouvons observer une vision technognostique du monde qui substitue aux symboles et aux mythes prémodernes, une mythologie du progrès typiquement moderne, fondamentalement optimiste sur le futur de l'humanité. Au fond, les extraterrestres, même quand ils sont représentés comme des créatures hostiles, sont aussi intelligentes que l'homme, mais plus évoluées, et leur capacité technologique représente un objectif potentiel qui peut être rejoint par l'homme également. Dans ce cas, en outre, le plérome gnostique de la perfection spirituelle et l'infini Un/Dieu sont substitués par l'infinie perfectibilité de la connaissance scientifique, destinée à faire de l'homme un être quasi immortel et semi-divin, si ce n'est pas divin complètement. On peut inclure dans cette typologie la philosophie de Teilhard de Chardin, qui conjugue science et foi à travers la construction d'une métaphysique évolutionniste de caractère eschatologique¹⁹. Comme lui-même sou-

¹⁹ Cfr. P. Teilhard. de Chardin, *L'Energie Humaine*, Seuil, Paris, 1962.

tient « Aujourd'hui le Christ-Roi est déjà adoré par ses fidèles, comme le Dieu du progrès et de l'évolution »²⁰. Dans son rôle curieux de scientifique, de théologien, de philosophe, il exprime de manière originale une variation de technognosticisme en devenir, à travers le concept de Noosphère²¹, cette dimension totalement spiritualisée qui provient de la matérialité de la conscience et qui constitue une unité psychique naturelle et sur-individuelle. En effet pour Teilhard de Chardin, qui semble anticiper la société des interconnexions télématiques à travers le *Web*, le Christ n'est rien d'autre que la manifestation tangible d'une Noosphère impersonnelle, qui semble se décliner parfaitement dans la conception d'un complètement de l'évolution humaine, à travers la réduction médiatique de la biosphère à une unité spirituelle.

Il existe toutefois un autre aspect de la conception *technognostique* du monde, qui regarde au contraire avec un pessimisme appuyé la civilisation technologique post-moderne. Comme Virilio l'affirme : « La *ville réelle*, localement située et qui donnait jusqu'à son nom à la politique des nations, cède le pas à la *ville virtuelle*, cette MÉTACITÉ déterritorialisée, qui deviendrait le siège de cette *métropolitique* dont le caractère totalitaire, ou plutôt globalitaire, n'échappera à personne »²². Dans cette optique, le progrès technologique en général, et plus spécifiquement la possible convergence de l'informatique avec les biotechnologies, apparaît comme quelque chose d'inquiétant et obscur. Un tel progrès, selon ses détracteurs, projette le sujet humain dans une dimension qui ne lui est pas propre, en détériore la qualité de vie et l'oblige à une existence virtuelle et non authentique ; certains films comme *Matrix*²³ ou des romans comme *Neu-*

²⁰ Op. cit., p. 113

²¹ La Noosphère pour Teilhard de Chardin est la réalité au sein de laquelle toutes les pensées individuelles sont immergées, qui anticipe prophétiquement *internet* et la réalité virtuelle. "Cette perception de quelque unité psychique naturelle, supérieure à nos *âmes*, requiert, je le sais par expérience, une qualité et une éducation spéciales du regard. Elle naît, comme toutes les prospectives les plus larges de la Science, d'une réflexion prolongée découvrant un sens cosmique profond à des connections que l'usage nous a habitués à considérer comme superficielles, banales, - morales. Il n'est pas beaucoup plus facile de voir l'Humanité dont je parle que de s'installer dans l'Univers de la Relativité...Mais, que nous arrivions à opérer une pareille conversion de notre regard: alors la Terre, notre pauvre Terre Humaine, se drape de splendeur. Flottant au-dessus de la Biosphère, dont les nappes s'écoulent sans doute graduellement en lui, le monde de la Pensée, la Noosphère, commence à laisser rayonner sa couronne" (Op. Cit., p. 149).

²² P. Virilio, *La bombe informatique*, Galilée, Paris, 1998, pp. 20-21.

²³Cfr. A. Wachowski-L. Wachowsky, *The matrix*, Warner Bros , 1999; *The matrix reloaded*, Warner bros, 2003; *The matrix revolutions*, Warner bros, 2003 e T. Koike-S. Watanabe, *The animatrix*, Warner bros, 2003.

*romancier*²⁴ sont la transcription artistique de ce concept. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'une conception technognostique qui dénonce alternativement la dépravation démoniaque de la vision performative de la technique et de sa capacité de conduire l'humanité à un niveau évolutif supérieur, sans pour autant indiquer d'alternative possible. Au fond, la pensée unique de la vision rationaliste et performative du monde est acceptée, dans les deux cas, comme un destin historique inéluctable, qui semble logiquement nécessaire. A ce propos, il est nécessaire de préciser plusieurs concepts d'une certaine importance, que nous avons évoqué et qui méritent approfondissement. Il semble important de considérer, en ce qui concerne le modèle performatif de la vision technognostique dont nous parlons, que celui-ci n'élimine pas les composants non rationnels de la nature humaine, qui continuent à exister et à produire un certain impact dans chaque domaine de l'existence. Parallèlement au schéma de toutes les cultures prémodernes, le Sujet contemporain ne peut pas fuir sa condition mortelle et doit donner un sens, de quelque façon que ce soit, à sa propre existence. Il est vrai que cette signification ne peut pas être complètement expliquée par une approche performative, parce que sa nature excède les limites du rationnel et demande une réponse de type imaginatif. A des questionnements typiquement existentialistes portant sur l'existence de quelque chose au lieu de rien, par conséquent, sur le sens de chaque vie individuelle, la raison ne peut fournir de réponse satisfaisante et est contrainte à conclure que ces questionnements sont privés de sens. Comme l'affirme Wittgenstein : « La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur les matières philosophiques sont non pas fausses, mais dépourvues de sens. Pour cette raison nous ne pouvons absolument pas répondre aux questions de ce genre, mais seulement établir qu'elles sont dépourvues de sens...Et il n'est pas étonnant que les problèmes les plus profonds ne soient en somme nullement des problèmes »²⁵. En d'autres termes, sans confrontation empirique, qui est impossible pour ce qui concerne la mort et les problèmes existentiels qui y sont liés, la raison performative ne peut rien soutenir qui puisse être démontré. Le Sujet post-moderne, donc, en adoptant le modèle performatif technognostique, se trouve dans une condition assez singulière. D'un côté, il tend à vivre une dimension purement sécularisée et par conséquent, considère réel seulement ce qui est susceptible d'une compréhension performative. De l'autre, en n'attribuant aucune valeur réelle à l'espace imaginatif, il se rend à un chaos de valeurs qui émerge comme un

²⁴ Cfr. W. Gibson, *Neuromancien*, trad. J. Bonnefoy, Éd. ance loisirs, Paris, 2000.

magma volcanique des profondeurs de l'inconscient collectif. Dans le schéma spectaculaire de la société post-moderne, une telle dimension de valeur est récupérée à travers la communication et le consumisme de masse. En ce sens, l'essence de la civilisation contemporaine peut être comprise à travers l'archétype de la Grande Mère et le Mythe platonique de la Caverne. Risé le note très justement : «Sotto l'imperativo della 'soddisfazione dei bisogni', funzionale all'espansione dei consumi e quindi alla crescita della società industriale, l'intera società (non solo le sue Grandi Aziende) è diventata una Grande Madre, che ha come prima funzione quella di mantenere in vita l'individuo per stimolarne e soddisfarne le richieste, e alimentare quindi il circuito della produzione del consumo. Siamo tutti animali *da compera*, cresciuti per acquistare prodotti fabbricati artificialmente, ed è soprattutto in questa veste di compratori che il sistema informativo-mediatico, ma anche politico della società occidentale si occupa di noi»²⁶.



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité/Pas d'Utilisation Commerciale/Pas de Modification 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

²⁵ L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. P. Klossowski, Gallimard, Paris, 1961, p.46, 4.003

²⁶ On traduit librement : «Mus par l'impératif de la 'satisfaction des besoins', relatif à l'expansion de la consommation et donc à la croissance de la société industrielle, la société entière (pas seulement ses Grandes Entreprises) est devenue une Grande Mère, qui a comme fonction première de maintenir en vie l'individu, pour en stimuler et en satisfaire les demandes, et alimenter le circuit de la production et de la consommation. Nous sommes tous des animaux *d'achat*, éduqués pour acheter des produits fabriqués artificiellement, et c'est surtout dans ce rôle d'acheteurs que les systèmes informatif-médiatique, et politiques de la société occidentale, s'occupent de nous» (C. Risé, *Movimenti nell'ombra. Il maschile rimosso e il passaggio al bosco* in C. Bonvecchio – C. Risé, *L'ombra del potere*, red edizioni, Como, 1998, p. 106).